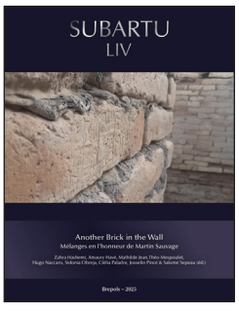
reconnu ces opérations comme le fruit d'un univers très normé : pour Mary Douglas, l'anomalie taxinomique crée des exceptions qui confirment la règle ; pour Dan Sperber, ces monstres sont l'exact corollaire symbolique de la typicité de certains animaux exemplaires ; pour David Wengrow, ils apparaissent dans la représentation comme analogues à l'ambition administrative d'englober le monde en le modularisant…[6] Peut-être tout cela rejoint-il cette « centralité de l'humain qui rend visible la diversité du vivant » que Grosos reconnaît à l'Holocène. Mais alors – et si tant est que cette division chronologique tienne – il me semble que cette propriété apparaît d'autant mieux que l'on abandonne la notion au fond assez vague de théranthrope.

Rémi Hadad
EHESS, laboratoire d'anthropologie sociale

6. Mary Douglas, « Animals in Lele Religious Symbolism », *Africa* (1957), 27 :1, p. 46-58 ; Dan Sperber, « Pourquoi les animaux parfaits, les hybrides et les monstres sont-ils bons à penser symboliquement ? », *L'Homme* (1975), 15 :2, p. 5-34 ; David Wengrow, *The Origins of Monsters: Image and Cognition in the First Age of Mechanical Reproduction* (2013, Princeton University Press)



Collectif (2025) – *Another brick in the wall : mélanges en l'honneur de Martin Sauvage,* Turnhout, Brepols (coll. SUBARTU, LIV), 300 p., ISBN : 978-2-503-61921-7, 110 €.

Les Mélanges offerts à Martin Sauvage forment un ouvrage de 300 pages concernant l'archéologie du Proche et du Moyen-Orient, du Néolithique à l'âge du Fer, avec treize articles répartis en quatre sections. En préliminaire, se trouvent l'hommage de Pascal Butterlin, une introduction, le parcours professionnel et la bibliographie de Martin Sauvage.

La section 1, « Approches théoriques », pose les bases historiographiques. Cécile Michel retrace la longue et tâtonnante histoire du déchiffrement des écritures cunéiformes depuis les premières découvertes au XVII^e^ s. jusqu'à la compréhension de l'akkadien à la fin du XIX^e^ s. Elle cite quelques « traductions » aussi savoureuses que les tentatives « scientifiques » cherchant à relier ces signes à des systèmes très éloignés (écritures chinoise, oghamique, coufique), mais rappelle combien cette recherche fut complexe, puisque les caractères cunéiformes ont servi entre la seconde moitié du IV^e^ millénaire et le début de notre ère à transcrire une douzaine de langues selon plusieurs systèmes (alphabétique, syllabique, logographique).

L'histoire des méthodes d'enregistrement des sites, présentée par Amaury Havé, montre un cheminement parallèle à celui de la recherche archéologique des pays européens, avec deux différences notables : l'adéquation des méthodes avec le caractère extensif des fouilles et l'abondance en bâtiments conservés au Proche et Moyen-Orient et, par ailleurs, un rejet persistant de l'enregistrement stratigraphique par les missions, de quelque pays qu'elles soient. En effet le concept de « locus » apparu dans le « système de Chicago » à Meggido, puis développé dans le « Système Perrot » sur les fouilles françaises, a prévalu jusqu'au XXI^e^ s. (en dernier lieu à Chypre). Le locus désigne indifféremment un espace fonctionnel, une unité stratigraphique ou une structure. L'approche stratigraphique du terrain ne s'est imposée que récemment, intégrant l'individualisation des « couches » dans un système global d'informatisation de l'enregistrement.

La Section 2, « Savoirs et espaces », réunit quatre contributions. L'article savant et assez ardu de Camille Lecompte s'intéresse à des documents épigraphiques de la transition des IV^e^ et III^e^ millénaires dressant des listes de toponymes : la « liste des cités », des tablettes lexicales groupées sous le terme « Geographie », et le « Sceau des cités ». L'étude révèle que ces listes ne sont pas des catalogues organisés selon l'importance des cités ou suivant une logique topographique, mais expriment une vision de la géographie babylonienne par les lettrés. Elles rendent compte d'un « environnement spatial imprégné de rites et de lieux cultuels », à la fois politique et religieux, dans lequel Uruk serait le centre d'un système confédéral.

Deux articles abordent la question du territoire. Territoire d'une tribu nomade contemporaine du Zagros, organisé entre plusieurs lieux d'habitat, sur lequel Zahra Hashemi porte le regard d'une archéologue. Rejetant une perception « binaire » des modes de vie, elle invite à repenser les notions de sédentarité et nomadisme selon une gamme d'intermédiaires. Elle décrit des séjours d'estive qui durent plusieurs mois dans des campements où des bâtiments techniques bâtis en dur accompagnent la fameuse « tente noire » qui sert d'habitation, et les pratiques sur place de l'agriculture et du stockage. Ces observations incitent à réinterpréter comme de possibles habitats saisonniers certains sites archéologiques livrant des vestiges construits et du matériel domestique et/ou agricole. Le territoire, pour Emmanuel Baudouin, est celui dont une communauté exploite les ressources, en particulier les matériaux de construction. Il suggère que les bâtisseurs antiques pouvaient sélectionner empiriquement, au sein d'un espace géographique et pédologique bien connu, les différentes terres utiles à la construction au vu de leurs couleurs, sachant que celles-ci renvoient à des propriétés physiques spécifiques.

Clélia Padre restitue pour sa part l'espace de la ville de Suse, d'environ 300 hectares. En compilant les rares relevés graphiques et en les croisant avec les informations contenues dans les rapports, des publications et des courriers, elle est parvenue à localiser toutes les opérations archéologiques menées entre les années 1885 et 1939 (J. et M. Dieulafoy, J. de Morgan, R. de Mecquenem).

Grâce aux recherches bien cartographiées de Jacques Perrot (1968-1979), les nouvelles opérations ont été reliées aux travaux antérieurs pour obtenir une stratigraphie de référence et restituer le plan général du site.

Les quatre articles de la section 3, « Un monde de briques », croisent des données sur l'architecture. Hugo Naccaro démêle la terminologie floue des *Keramikplatten*, éléments en terre cuite ornant des monuments mésopotamiens, et s'interroge sur leur fonction. Parmi des éléments qui se présentent tous en façade comme des briquettes parallélépipédiques, il en distingue certains en forme de coin et d'autres plats, très fins. Ces derniers qui sont donc des éléments de placage représentent une innovation notable de la fin du IV^e^ millénaire, pour la décoration architecturale puisqu'ils servaient à structurer les façades par des bandes horizontales et verticales, mais aussi pour la protection des édifices. Ils préfigurent l'usage ultérieur de parements isolants en brique cuite sur les parois en brique crue. D'autres formes de protection contre les dégradations par l'eau ont été recensées par Théo Mespoulet dans les espaces laissés à l'air libre des villes de Mésopotamie du nord, à l'âge du Bronze : matériaux absorbants pour les sols des rues et places, pendage des sols, canalisations, revêtements et talus à la base des façades, seuils surélevés. À cette partie technique intéressante, succède une modélisation des conditions d'ensoleillement et du parcours des eaux de pluie sur le Parvis sud de Tell Beydar, dont la pertinence n'est pas démontrée.

L'article de Christophe Nicolle qui touche le domaine funéraire se lit à deux niveaux. D'abord l'étude architecturale de tombes voûtées au moyen de briques moulées en forme de voussoir, puis un questionnement sur le statut de ces sépultures collectives. Ce type de tombe novateur et emblématique d'une culture nord-mésopotamienne du début du II^e^ millénaire se différencie des tombes voûtées connues dans le sud au III^e^ millénaire par l'emploi de voussoirs, la présence probable d'un édicule, le regroupement dans des espaces accueillant aussi des sépultures individuelles de types variés. Ces tombeaux remarquables pourraient être ceux de personnalités d'une famille ou d'une lignée servant de noyaux à de petites nécropoles. Néanmoins, la composition du mobilier funéraire et des offrandes ne témoigne pas de rites particuliers pour ces défunts.

Enfin, les minutes de deux procès pour vol par effraction dans des entrepôt à grains, traduits par Brigitte Lion, mettent incidemment en exergue le caractère vulnérable des murs en brique crue, aisément percés par des voleurs. Au-delà de l'anecdote, cette étude a l'intérêt de révéler le fonctionnement juridique ordinaire en cas de vol sans témoin, ainsi que quelques aspects de la culture matérielle et socio-économique urbaine, dans le milieu aisé des propriétaires terriens/commerçants au XIV^e^ s. av. J.-C.

Dans la section 4, « Boire et manger », deux auteurs portent des regards très différents sur la consommation de boissons et de viandes et une autrice livre une réflexion sur l'idée de « terroirs » dans le commerce des produits alimentaires. Le volumineux article de Xavier Faivre, nourri d'exemples répartis sur sept millénaires et un immense territoire, fait ressortir tant la pérennité que la transmission interculturelle de rites associés aux vases à boire zoomorphes. Il émet l'hypothèse que ces récipients particuliers étaient porteurs d'une signification abstraite, véritables métaphores des qualités ou pouvoirs attribués aux animaux figurés (lion, taureau, bélier, truie, génisse, brebis, oiseaux, etc.). Ces objets de luxe, possédés ou offerts, devaient participer à différents rituels aussi bien funéraires que de sociabilité ou de convivialité, servaient d'offrandes aux divinités et aux défunts ou comme cadeaux diplomatiques.

Avec l'étude archéologique et archéozoologique d'un site iranien de l'âge du Fer qui associe un habitat saisonnier de bergers et deux tombes, l'article de Hossein Davoudi fait écho aux remarques ethnographiques de Z. Hashemi. En effet, plusieurs indices trahissent une occupation de longue durée du campement, soit environ cinq mois par an d'après l'âge d'abattage des agneaux, ce que confirme la présence d'édifices bâtis en dur ainsi que celle de tombes.

Dans la dernière contribution, le commerce de denrées alimentaires au III^e^ millénaire entre le Levant et l'Égypte est analysé selon une perspective très contemporaine, en termes de *marketing*. Considérant les lieux de production comme des « terroirs artisanaux », Mathilde Jean examine la valorisation culturelle et commerciale qui en découle. La réalité de ces « terroirs » est appréhendée d'après les caractéristiques techniques et décoratives des contenants céramiques de la microrégion levantine de la plaine du Akkar. Ces particularités auraient permis aux acquéreurs égyptiens de reconnaître la provenance des huiles, vins, résines, etc. par leurs emballages et, ainsi, de les « choisir » selon leurs critères. On peut quand même se demander si la prépondérance des importations du Levant central sur des sites égyptiens reflète le choix des consommateurs plutôt que le monopole de certains commerçants du Levant.

En conclusion, voici un panorama éclectique de la recherche au Proche et Moyen-Orient, ouvert à des points de vue et des éclairages variés : historiographie des problématiques et méthodes d'enregistrement des fouilles et histoire du déchiffrement des écritures cunéiformes ; vulnérabilité des murs de terre et solutions antiques apportées ; tombeaux exceptionnels ; diverses notions d'espace et de territoire y compris une « géographie » babylonienne et l'hypothèse de « terroirs artisanaux » ; nouvelles données sur le semi-nomadisme à partir de l'archéozoologie et l'ethnographie ; usages et symbolique des vases à boire zoomorphes.

La lecture de ce volume de type *varia* est plutôt agréable dans l'ensemble, mais elle aurait pu être facilitée pour les non-spécialistes des problématiques orientalistes par un tableau synoptique des différentes cultures avec leurs intitulés et périodes (aux sigles hermétiques !) et leurs datations. La bibliographie accompagnant les articles est abondante et l'illustration de bonne qualité.

Claire-Anne de Chazelles
CNRS, Archéologie des sociétés méditerranéennes
Montpellier, membre honoraire